

Pierre-Antoine Fabre & Catherine Maire (Ed.), *Les Antijésuites , Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*. P.U. de Rennes, 2010, 644 pages, 22 €

Philippe Lécrivain

DANS **ÉTUVDES** 2010/9 Tome 413 , PAGES XXXIII À XXXIII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4133.0265ag

Date de mise en ligne : 01/09/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2010-9-page-XXXIII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Littérature

Catherine LEPRONT

Le beau visage de l'ennemi

Seuil, 2010, 240 pages, 17 €.

Catherine Lépront n'écrit pas pour les gens pressés, pas plus que pour ou sur les conquérants. Faite pour les méditatifs, son écriture excelle à saisir doucement, progressivement ces moments où la vie s'alentit, connaît son poids et le poids des choses, consent à ce qui est, une fois que sont écartés faux-fuyants et postures avantageuses. Livre après livre, elle élabore ainsi une chronique de la vie et de la mort, de l'amour, de l'amitié, de la proximité de destins pris dans la petite et la grande histoire mais tenus à l'écart de l'attention générale parce qu'enfouis dans l'apparente banalité des jours. Ce dernier roman met en présence une jeune femme algérienne, médecin, en stage dans un hôpital parisien et un homme de soixante-quinze ans, scénographe désormais quelque peu oublié des milieux du spectacle. Elle l'a cherché, elle veut le connaître, voir à quoi ressemble cet ancien soldat français qui, pendant la guerre d'Algérie, aurait, en grande Kabylie, ourdi la mort de son grand-père Driss. Ils avaient alors l'un et l'autre vingt-cinq ans. Ennemis officiels, ils étaient pourtant liés d'amitié. « Il l'a trahi » : tel est le récit qu'elle a reçu en héritage des femmes de sa famille. Elle arrive un beau soir, par surprise, avec la véhémence justicière de sa jeunesse. Il reçoit cet assaut avec la patience de l'âge, désarmé comme il le fut toujours, incapable de violence et même de défense. La jeune femme et le vieil homme, aidés l'un par l'autre,

entreprennent alors une lente avancée dans ce que la mémoire trop douloureuse avait refoulé. Convoqués l'un par l'autre autour du beau visage de l'ennemi, ils émergent ensemble des violences subies. Par-dessus les générations, c'est le récit d'une double pacification intime. Sans aucune mièvrerie, le ton est simple et proche, tendre même, apte à dire aussi bien le chagrin que le rire.

Françoise Le Corre

Henri RACZYMOW

Eretz

Gallimard, 2010, 155 pages, 15 €.

La linéarité du récit que fait Henri Raczymow d'un court séjour en Israël est trompeuse : d'un avion l'autre, de rencontres en fêtes religieuses et civiques, elle bat en fait le rythme souterrain d'une temporalité autre. C'est que l'auteur, avec sa compagne Anne Amzallag, part sur les traces d'un frère admiré, Alain/Ilan (disjonction et faille, déjà, dans ce dédoublement quasi-homophonique du nom, français et hébreu), qui vécut là-bas dans les années 60, pour désertier avant la guerre du Kippour et entamer une *yeridah* aussi désenchantée que fut exaltée son *aliyah*. Émerge ainsi une polyphonie, où Anne, en bas de page, fait contrepoint aux impressions de l'auteur. C'est que rien n'est simple sur cette « terre », « *eretz* » en hébreu, qui « ressemble à la Seine-et-Marne », ironiquement, et qui est pourtant « promise » de manière lancinante. Le livre rend coprésents le moment du voyage et les strates, mal rejointes, de plusieurs passés : celui, affectif, des individus comme celui d'un peuple, entre la fête de Pessah chez des cousins dans les colonies et la sirène du jour de la

Shoah. Cette fragmentation en portrait chinois fait vivre le visage d'un frère disparu, d'un amour neuf, d'un pays jeune et vieux. Nulle lâcheté dans l'évitement, partiel au demeurant, des thèmes politiques : la justesse de la notation, l'honnêteté de la réflexion font justice aux contradictions, aux errements, mais aussi à ce qui doit être sauvé du projet israélien. Henri Raczymow parvient à nous faire entendre cette petite musique obstinée, nous laissant un espoir – sans tricher sur l'amertume et la désillusion.

Frédéric Sarter

Kéthévane DAVRICHEWY

La Mer Noire

Sabine Wespieser, 2010, 224 pages, 19 €.

Dans son petit appartement parisien, Tamouna peine à se réveiller et à se lever : sa famille lui fête ses 90 ans. Tout au long de la journée, ses filles, ses petits-enfants passeront, pour commencer à préparer la fête du soir, où se retrouveront les amis, tous exilés de Géorgie. Et entre deux allées et venues, Tamouna, que l'on devine proche de la mort, profitera de chaque heure qui passe pour se souvenir : du premier baiser échangé avec Tamaz, dans un port de la Mer Noire ; du grand départ pour la France et de cette fuite devant les Bolcheviks qui provoqua la rupture avec ses grands-parents puis la mort de son père. Mais elle attend surtout Tamaz, l'amour de sa vie, qui devrait être de la fête. Alternant présent et retours du passé qui reconstituent l'Histoire et la vie de Tamouna, la grande force de ce récit est de restituer le quotidien d'une communauté d'exilés suspendue au temps d'un impossible retour, ce qui fait qu'on ne s'installe pas vraiment dans sa nouvelle vie,

jusqu'à à la disparition de l'envie du retour malgré la chute du Mur... Ce récit magnifiquement écrit raconte l'exil de Tamouna, géorgienne, apatride en France, qui oscille entre ses deux identités. Le pouvoir des mots est là : dans ce glissement progressif du déracinement à l'enracinement. De la terre des grands-parents à celle des arrière-petits-enfants se lit l'épaisseur d'une vie, une vie dans l'entre-deux, destin commun à tous les exilés.

Marie-Noëlle Campana

Jacques BAUDOIN

Petit Mao

JC Lattès, 2010, 250 pages, 17 €.

Enfant, Petit Mao apprend de l'homme qui l'élève que son nom vient de son vrai père Mao, « l'empereur de la Chine ». Pourtant Petit Mao n'a aucun souvenir ni de son père ni de sa mère qui l'ont laissé à deux ans à un proche pour poursuivre sans encombre la Longue Marche. Les parents adoptifs de Petit Mao ont bien traversé le pays pour rejoindre Mao Zedong au Nord et lui rendre son fils, mais des partisans zélés ne leur ont jamais permis d'approcher le Président ; ils les ont même chassés pour conduite anti-révolutionnaire. Adulte, Petit Mao met ses pas dans les pas de son père. En chemin, une jeune femme le décide à changer d'itinéraire pour vivre avec elle. Lorsque celle-ci est assassinée, il rejoint le seul père qui ait jamais tenu à lui : son père adoptif. Ce roman s'amorce avec la Longue Marche, traverse l'occupation japonaise, la guerre de Corée et se finit au début de la Révolution culturelle où Petit Mao est contraint de renier publiquement son père adoptif au nom de Mao ! De ce dernier, Petit Mao ne possède qu'une photo jaunie datant d'avant sa naissance.

Pourtant il ne peut faire cent pas dans la rue sans croiser un de ses portraits officiels. Alors, il y scrute le regard omnipotent de cet homme qui l'a abandonné trente ans plus tôt « sans un regard ». Il entend les enfants scander « ton père est proche de toi, ta mère aussi, mais ni l'un ni l'autre ne l'est autant que le président Mao », le même qui refuse de reconnaître son vrai fils. Dérision de l'Histoire.

Aurore de Neuville

Vladimir NABOKOV

Littératures

Sous la direction de Cécile Guilbert.

Robert Laffont, 2010, 1 248 pages, 31 €.

La collection « Bouquins » a réuni en un volume l'ensemble des leçons ou conférences (parues dans de précédentes éditions) que Vladimir Nabokov dispensa dans des universités américaines entre 1941 et 1958, avant le sulfureux succès de *Lolita* (1955) et son retour en Europe. Parfaitement polyglotte, Nabokov commente non seulement des auteurs russes (Gogol, Tourguéniev, Dostoïevski, Tolstoï, Tchekhov, Gorki) mais aussi de langue anglaise (Austen, Dickens, Stevenson, Joyce), française (Flaubert et Proust), allemande (Kafka) et espagnole (Cervantes). Quatorze monstres sacrés de la littérature universelle (en l'occurrence européenne, puisque tel était le sujet de son enseignement), choix qui recouvre en fait plus des livres que des auteurs. A juste titre, Cécile Guilbert remarque dans sa préface qu'il n'existe pour Nabokov aucun grand écrivain *a priori*, seulement des chefs-d'œuvre. Heureux étudiants ayant pu bénéficier des goûts et des humeurs de ce magistral professeur, critique, injuste, iro-

nique (il faut lire sa descente de Dostoïevski, relégué au rang d'auteur de romans policiers) mais aussi superbe conteur, passeur, qui cite ses auteurs autant qu'il les commente, lisant leur prose dans leur langue, comme si c'était de la musique. On l'a compris, pour lui, seul prévaut l'art littéraire, dont il donne cette définition qui livre sa propre conception de la littérature : « Elle n'est pas née le jour où un jeune garçon criant "Au loup! Au loup!" a jailli d'une vallée néandertalienne, un grand loup gris sur ses talons : elle est née le jour où un jeune garçon a crié "Au loup! Au loup!" alors qu'il n'y avait aucun loup derrière lui [...]. Entre le loup au coin d'un bois et le loup au coin d'une page, il y a comme un chatoyant maillon. Ce maillon, conclut-il, c'est l'art littéraire. »

Dominique Cupillard

Hans Magnus ENZENSBERGER

Hammerstein ou l'intransigeance

Trad. de l'allemand par B. Lortholary.

Gallimard, 2010, 351 pages, 23,50 €.

Paru en 2008, *Hammerstein oder der Eigensinn* est un livre inclassable dont l'auteur, Hans Magnus Enzensberger, précise dans la postface qu'il ne s'agit ni d'un roman, ni d'un travail d'historien. Poète, essayiste et romancier, H. M. Enzensberger revisite l'Histoire de l'Allemagne au cours de la première moitié du xx^e siècle en racontant l'histoire de la famille Hammerstein : le père, le général baron Kurt von Hammerstein-Equord (1878-1943), chef d'état-major de la Reichswehr jusqu'à l'accession d'Hitler au pouvoir (il tenta en vain de dissuader Hindenburg de faire appel à Hitler et eut la sagacité de prendre congé de l'ar-

mée dès 1934) et ses sept enfants tous engagés à un titre ou à un autre dans la résistance aux nazis. Le sens aigu du service de l'Etat – et de l'Allemagne qui habitait l'ancien commandant en chef de la Reichswehr ont fait de lui un personnage ambivalent, ennemi de classe des communistes, mais artisan d'une coopération militaire avec l'armée soviétique entre 1924 et 1932, ennemi des nazis, sans pour autant aller jusqu'à devenir ouvertement opposant. On peut supposer que, s'il avait vécu, il aurait compté, comme plusieurs de ses fils, parmi les artisans de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler et aurait partagé leur fin tragique. Ses filles aînées tout aussi hors normes s'engagèrent avec leurs maris – ou leurs compagnons – juifs et communistes, dans la résistance. A la suite de l'auteur – qui ne prend pas ouvertement position – on ne peut éviter de se demander dans quelle mesure elles bénéficièrent de la bienveillance paternelle (ou de sa complicité?) pour s'engager dans la résistance clandestine contre les nazis, voire transmettre des documents ultra-secrets, tout spécialement au Komintern, comme ce compte-rendu du dîner historique qui réunit le 3 février 1933 les généraux de l'état-major allemands auxquels Hitler exposa – sans précautions oratoires – son programme dans toute sa folie criminelle. Dans une démarche originale, faisant alterner des récits factuels, des reconstitutions de scènes historiques et des entretiens posthumes avec les morts, ponctuée de « gloses », H. M. Enzensberger débuse le « mensonge » qui déguisa les « années folles » de Weimar en âge d'or et brosse une fresque réaliste et noire de la société allemande : au bord de la guerre civile entre 1918 et 1933, gangrenée par le chômage, écrasée par la crise économique, humiliée par le

Traité de Versailles, trahie par des hommes politiques incompétents et prête à se jeter dans les bras d'un des plus grands criminels de l'histoire qui allait la conduire à l'effondrement de 1945.

Nicole Bary

Erling JEPSEN

L'art de pleurer en chœur

Trad. du danois par C. Berg. Sabine Wespeiser, 2010, 312 pages, 23 €.

A Vojens, petite ville danoise, le fils du laitier observe le monde qui l'entoure. La société rurale des années 60 évolue doucement; la télévision pénètre dans les foyers, le petit commerce disparaît et les « blousons noirs » refusent avec violence l'ordre établi. Le narrateur de onze ans s'efforce de grandir dans ce contexte de mutations, en s'attachant aux repères qu'il connaît. A vrai dire, l'équilibre familial est particulier: le frère donne la fessée au père, les enfants consolent leurs parents en faisant lit commun: grâce à une complicité entendue, l'inceste et la brutalité se confondent à la tendresse dans une candeur perturbante. Apparemment paisible, le foyer vit au gré des humeurs d'un homme dépressif, détenteur du « pouvoir des mots »; il tire avec habileté des larmes aux plus coriaces lors des oraisons funèbres. Son fils espère pieusement de nouveaux décès, seuls événements capables de redonner le sourire à son père... voire de l'intégrer aux conseils paroissial et municipal. Si on est attendris par le petit garçon qui soigne son élevage de lapins avec tant d'application, on s'inquiète cependant de ses raisonnements naïfs et morbides. Entre innocence et cruauté, le regard instable du narrateur conduit vite le roman dans une atmosphère grinçante. Il n'y a plus

de place pour l'enfance à Vojens ; les seules issues possibles sont la fuite, la fugue ou la folie, autant de présages d'une mort déjà trop bien connue de ses habitants.

Camille Passot

André BRINK

Mes bifurcations

Trad. de l'anglais (Afrique du Sud) par B. Turlle. Actes Sud, 2010, 532 pages, 24,80 €.

L'auteur d'*Une saison blanche et sèche* (Actes Sud, 1980), dénonciateur depuis les années 60 de la politique d'apartheid pratiquée par son pays, entreprend dans ce dernier livre le récit de sa vie. Si ses choix politiques, esthétiques ou sentimentaux ne révèlent pas les surprises que le titre de ces mémoires pourrait laisser attendre, l'écriture quant à elle bifurque en effet, conduisant le lecteur d'une époque à une autre sans égard pour la chronologie, mais avec un sens narratif tout à fait plaisant. On y croise les pas de Nelson Mandela, après sa libération de prison en 1990, ceux de la poétesse sud-africaine Ingrid Jonker, maîtresse d'A. Brink, décédée tragiquement en 1965, ou encore ceux de Daniel Cohn-Bendit, dans le Paris agité du printemps 1968. L'entreprise n'est pas dénuée de cabotinage et d'un certain goût de la mise en scène, avoué du reste par l'auteur comme un travers hérité de l'enfance ; et l'insertion de photographies commentées au milieu du texte ne fait rien pour diminuer le sentiment d'une approche de soi somme toute assez superficielle. Cependant, si A. Brink n'a pas, pour parler de soi, la profondeur d'un Rousseau ou d'un Chateaubriand, il n'en reste pas moins qu'il sait évoquer avec talent les anec-

dotes comme les instants historiques qui constituent son pays et la société dans laquelle il a vécu son enfance et sa jeunesse ; et cette seule découverte, qui plonge le lecteur européen dans l'exotisme d'un monde lointain, suffit – s'il était besoin – à racheter tout le reste.

Sylvain Dufeu

Bernard LAHIRE

Franz Kafka

Éléments pour une théorie de la création littéraire. La Découverte, 2010, 633 pages, 26 €.

Les approches sociologiques de la littérature ont tendance à réduire l'œuvre à un contexte biographique sommaire ainsi qu'aux valeurs qui animent le champ littéraire de son époque. Conscient de ces dérives, Bernard Lahire leur oppose une « sociologie de la création littéraire, en tant qu'étude consacrée aux œuvres mêmes et à leur fabrication ». Il s'agit désormais de repérer les dispositions, les compétences et les types d'expériences propres à un auteur donné et de prendre en compte ses diverses formes de « socialisations » : relations amicales, familiales et sentimentales, appartenances politiques et religieuses, activités scolaires et professionnelles... Attentif aux contingences de la genèse des œuvres ainsi qu'aux procédés de style, le sociologue pourra y déchiffrer les techniques de « transposition » de la vie du romancier dans la fiction de ses livres. Une fois exposés ses principes méthodologiques, B. Lahire entreprend une lecture historique de l'œuvre et de la biographie de Kafka. L'étude qu'il en propose ne manque pas d'intérêt, évoluant entre une empathie subtile pour l'auteur et une distance savante qui croise selon un principe

chronologique et thématique rigoureux la correspondance, le journal, les nouvelles et les romans de Kafka. Il ressort la figure d'un homme marqué par l'impossibilité d'une relation authentique au père dont l'ombre terrifiante et fascinante le poursuivra tout au long de sa vie et de ses écrits. On comprend dès lors pourquoi « les rapports de pouvoir, de force ou de domination » « forment de manière quasi obsédante la trame de ses récits ». Enfin, on mesure aussi la persévérance extraordinaire du romancier dans le lieu étroit mais infiniment profond de son exigence littéraire: il y change sa maladie spirituelle et relationnelle en un surcroît d'attention aux oubliés de l'Histoire dans la conscience aiguë d'avoir à se délivrer de toute complicité avec une économie tissant des rapports de force catastrophiques entre les êtres. Loin de toute stratégie esthétique, voulant d'abord connaître la vérité de la loi qui gouverne les relations sociales, la conscience de soi et l'écriture, Kafka a réussi à accomplir le dessein premier de l'art: « créer la possibilité d'une parole vraie d'être à être » (lettre à Max Brod, 25 octobre 1923). Une parole, et non une suite d'explications et de discours.

Claude Tuduri

Art

Alfred CORTOT

Aspects de Chopin

Albin Michel, 2010, 288 pages, 20 €.

Ce livre est un document précieux qui tient ses promesses: Cortot parlant de Chopin! Ce pianiste légendaire avait lié sa vie à l'œuvre de Chopin. Ces

pages, écrites dans le style aristocratique qui fut le sien et qu'on a plaisir à lire, témoignent d'une connaissance exceptionnelle de la vie et de l'œuvre de Chopin. On passe de la considération de quelques portraits de Chopin à celle de ses mains. Puis c'est le Chopin pédagogue qui retient longuement l'auteur. Vient le parcours passionnant de l'œuvre du maître où l'on entend le Cortot interprète et grand pédagogue. Les chapitres sur les concerts de Chopin et son caractère donnent du compositeur une image dépouillée des clichés qui l'entachent. Mais cette somme d'informations ne verse jamais dans l'érudition savante car elle est portée par une vision, comme une technique instrumentale doit l'être aussi. Cortot, dans ce livre-témoignage comme dans son enseignement ou ses interprétations « ressuscite la forme intime » selon un mot de Bourdelle qu'Hélène Grimaud applique à Cortot, dans sa belle préface. Le Chopin de Cortot ouvre les chemins de l'intériorité. Mais en faisant siens ces mots de Fétis, Cortot donne sa vraie mesure au génie prophétique de celui qu'il n'a cessé de jouer et de faire aimer avec passion: « Il y a dans l'inspiration de M. Chopin un renouvellement de la forme qui est sans doute destiné à exercer une profonde influence sur les données futures des œuvres écrites pour son instrument. » C'est ainsi que Debussy le comprendra.

Philippe Charru

Franco LA CECLA

Contre l'architecture

Arléa, 2010, 175 pages, 15 €.

Ce n'est pas un essai construit, mais une promenade polémique avec un

passionné d'architecture. On passe de Manhattan transformé en pôle mondial du shopping au Bronx mal famé à vitalité plus grande (citation d'un livre d'Orsogna comme seront cités beaucoup d'autres tout au long avec générosité), on passe de Tirana, où l'auteur, membre de jury, se prononce contre un projet bâclé, aux banlieues françaises pour lesquelles les architectes ont trop longtemps défendu les projets de grandes barres, de Barcelone en 2005 (projet Sagrera) au Nord de Broadway où Renzo Piano doit renoncer au défi qu'il avait relevé de marier Harlem et l'université Columbia. L'angle d'attaque est idéologique, les archistars accusées de ne plus chercher à rendre les villes viables, mais d'être au service d'un capital cynique qui les utilise pour lancer ses marques. Les musées deviennent d'énormes panneaux publicitaires. Les artistes, à l'instar de Koolhaas, assurent la mise en scène du spectacle. Et faut-il se contenter de la protestation de Fuksas, arguant que l'architecte ne peut se substituer aux décideurs politiques? L'enjeu est de « ne pas laisser la ville devenir une jungle où s'affrontent les ethnies, les gangs, les pouvoirs divers et les subjectivités débridées ». 78 % des affaires de corruption à travers le monde concerneraient le secteur immobilier. Et sait-on que la plus grande entreprise dans ce domaine n'est pas de construction, mais de destruction, la Controlled Demolition Incorporated de Mark Loizeaux qui opère dans le monde entier? Ces notations concrètes rendent la lecture du livre, malgré l'automatisme de certaines attaques, instructive et plaisante.

Marianne Bourgeois

Françoise BARBE-GALL

Comment regarder les impressionnistes

Editions du Chêne, 2010, 310 pages, 39,90 €.

Laurent SALOMÉ (DIR)

Une ville pour l'impressionnisme

Skira-Flammarion, 2010, 396 pages, 39 €.

Regarder, sentir, approcher, accueillir... Françoise Barbe-Gall propose en une quarantaine de toiles un beau voyage au pays de l'impressionnisme. Les détails présentés nous saisissent tant par la beauté de la peinture que par le mouvement, la texture ou la couleur. L'œil contemple émerveillé l'art du peintre. Renoir, Caillebotte, Cézanne ou Degas, servis par la maquette très réussie de l'ouvrage. Longtemps ils ont écouté pour laisser naître en eux l'impression première de la nature, de la lumière, de ce qui les entourent et ne cesse de demeurer. Le texte de Françoise Barbe-Gall nous initie à cette nouvelle façon de voir questionnant le regard que nous portons sur ce qui nous entoure. Ces « artistes au regard libre » sont à découvrir au festival Normandie Impressionniste qui propose une magnifique exposition jusqu'à fin septembre 2010. Rouen est mise en lumière par Pissaro (1830-1903), Monet (1840-1926) ou Gauguin (1848-1903), entre 1862 et 1914. Une ville et une époque renaissent, éclairées par les toiles de peintres dont les noms sont parfois moins connus, comme Robert Pinchon, Charles Frechon, fondateur de l'école de Rouen. La Seine baigne la ville aux cent clochers, le pont Boieldieu, les bateaux et les industries. Les jeux de lumière habillent la cathédrale et subjuguent Claude Monet, « tout change quoique pierre ». Histoire

aussi des mécènes et grands collectionneurs qui ont porté les impressionnistes tel François Depeaux, « le charbonnier ». Ce catalogue très complet donnera sans nul doute l'envie d'aller visiter Rouen et le musée des Beaux Arts.

Franck Delorme

Sciences

Michel BITBOL

De l'intérieur du monde

Pour une philosophie et une science des relations. Flammarion, 2010, 708 pages, 29 €.

L'enjeu de cet ouvrage, aussi important qu'impressionnant, est l'élaboration d'une ontologie des relations qui réconcilie en quelque sorte le « monde de la science » et le « monde de la vie ». La science semble en effet progresser des « substances » (Descartes) vers les « relations ». Les trois parties de l'ouvrage retracent un itinéraire de la relation de connaissance (le relativisme comme manière de chercher : I), par les relations qui composent le monde (la mise en place de réseaux de relations entre phénomènes : II), vers le couplage des deux (rassembler la représentation de la relation et l'analyse transcendantale : III). Dans le champ scientifique, les références sont prises essentiellement dans la théorie quantique que l'auteur connaît particulièrement bien. La philosophie transcendantale de Kant, en particulier l'interprétation néo-kantienne de l'école de Marbourg, est un point d'appui philosophique. Un troisième apport significatif, résonnant

avec le précédent, est pris dans le bouddhisme de la « voie moyenne », réfléchi par le philosophe indien Nagarjuna. Le cheminement est long, érudit, car il s'agit de débusquer les diverses apories du « fondement » (en particulier la volonté de suspendre le temps de l'exploration), sans pour autant être fastidieux ni trop technique. Il s'agit de « tracer des pistes vers ce qui n'a pas encore de nom, en laissant la philosophie s'inspirer du véritable ressort des sciences : le scepticisme agi des chercheurs », autrement dit, contre la volonté dogmatique de complétude, se rendre disponible à « ce qui arrive ».

François Euvé

Histoire

Sophie DELMAS

Un franciscain à Paris au milieu du XIII^e siècle

Le maître en théologie Eustache d'Arras. Cerf, 2010, 471 pages, 45 €.

Michel Foucault nous a habitués à construire une histoire sociale de la pensée qui ne se limite pas aux conflits d'interprétations entre les grands virtuoses, pour laisser entendre d'autres voix : en l'occurrence, celle d'un frère mineur formé dans le milieu bonaventurien de Paris. Après des travaux importants sur l'autonomie de l'anthropologie chez Jean de La Rochelle, cette étude solide approfondit la connaissance d'un maître parisien souvent caricaturé par les historiens de la théologie médiévale. L'intérêt de ce livre se trouve dans sa méthode. Désormais, il semblera plus difficile non seulement de soutenir l'idée d'école franciscaine, mais de s'en tenir à une

suite de figures appartenant à cet Ordre, sans prendre en compte l'intertextualité philosophique, théologique et politique, impliquant à divers degrés des penseurs relevant d'autres ordres mendiants. Cette intrication s'illustre ici très bien par la question de l'inégalité des âmes, laquelle implique la problématique de l'individuation. La doctrine de la doctrine thomiste (simplifiée) de l'individuation de la forme psychique par le corps, contestée énergiquement par la pensée de la multiplicité et de l'inégalité des formes que l'on attribue volontiers à Duns Scot, est en réalité déjà très active dans les écrits d'Eustache. Sans cela, il serait difficile, avance maître Eustache, de justifier la différence entre l'âme du Christ, celle de Marie et celle de Judas. Ainsi, avant de devenir emblématique (avec celle de Pierre qui renie) du conflit sur la grâce à l'époque de la Contre-Réforme, la figure de Judas appuie ici une théorie de l'inégalité des âmes. Ce qui prépare également le fondement anthropologique de l'expérience mystique, irréductible à la démocratisation de la vie spirituelle ou à une question d'intensité, de degré de réponse à une vocation unitive universelle ! Les figures de Marie-Madeleine et de Catherine d'Alexandrie sont convoquées pour justifier la pertinence de la prédication féminine, alors souvent réduite à une simple annonce prophétique par les théologiens. L'ouvrage, très dense mais parfois redondant, résume tout ce que l'on connaît du personnage d'Eustache, avant de nous ouvrir à ses positions sur la philosophie, la théologie, les rapports entre clercs et laïcs, les pratiques sacramentelles, et de clore par ses discours au roi et sur le roi (car Eustache est rentré au service de saint Louis), puis par une analyse de sa postérité.

Bernard Forthomme

Robert MORRISSEY

Napoléon et l'héritage de la gloire

PUF, 2010, 256 pages, 29 €.

Ce livre se situe dans le sillage de Raoul Girardet et dans les larges perspectives que l'auteur de *La société militaire dans la France contemporaine* (Plon, 1953) ouvrit à l'histoire des mythes et des mythologies politiques. Comment expliquer l'ascension fulgurante de Bonaparte au sortir de la Révolution française et la séduction que, même une fois défait, l'empereur ne cessa d'exercer sur les esprits tout au long du premier XIX^e siècle, voire au-delà ? Pour R. Morrissey, ni le charisme du « petit caporal », ni ses succès militaires ne résolvent à eux seuls l'énigme. La clé du bonapartisme est à chercher dans une certaine forme d'idéologie, dans laquelle se sont fondues les aspirations les plus disparates de la société française du moment : la gloire. L'un des grands mérites de l'historien américain est de montrer que, contrairement à une idée reçue, cette notion n'est pas morte avec l'âge classique, mais qu'elle a travaillé la philosophie et, plus encore, tout l'imaginaire des Lumières. Le génie de Napoléon, en même temps que sa fragilité congénitale, fut de lui donner corps de manière à tenter l'impossible : réconcilier les valeurs de l'Ancien Régime et celles de la Révolution, dépasser la contradiction entre vertu et intérêt, égalité et héroïsme. L'intuition est incontestablement brillante, même si ses déclinaisons peuvent parfois paraître besogneuses. Peut-être reprochera-t-on aussi à R. Morrissey de rendre l'acception du mot de gloire si fluide qu'il finit par perdre tout contenu précis. Il n'empêche que ce petit livre, en restituant au bonapartisme sa dynamique intellec-

tuelle, renouvelle profondément notre compréhension de la culture politique contemporaine.

Olivier Marin

Sudhir HAZAREESINGH

Le mythe Gaullien

Gallimard, 2010, 281 pages, 21 €.

L'auteur, venant de l'île Maurice, enseigne actuellement à Oxford. Il a publié en français des études sur Napoléon; le présent ouvrage établit souvent des parallèles entre les deux hommes. Cette étude des images du Général en France est construite en combinant un plan chronologique – des origines jusqu'à nos jours ainsi que des chapitres à thème dominant. Le très riche contenu de l'ouvrage montre la complexité du personnage, au regard de la diversité des interprétations qui en ont été données dans l'imposante bibliographie déjà disponible. Un intéressant chapitre analyse les *Mémoires* comme « récit mythogénique », résumant ainsi les procédures de construction et de rédaction que le Général a mises en œuvre pour élaborer l'image de lui-même qui sera transmise à la postérité. A l'extrême inverse, le livre entreprend, pour la première fois, de donner un profil des attitudes et des sentiments qui se sont exprimés dans les centaines et centaines de milliers de lettres envoyées au Général. Evidemment, il y a une part d'injures, et des demandes d'aide, mais il y a surtout une masse de messages qui traduisent une confiance filiale, ou encore une forme de dévotion religieuse. Un immense respect peut se rencontrer avec une sorte de familiarité confiante. Ceci rejoint un jugement que l'auteur porte en conclusion : en de Gaulle les Français ont trouvé cet « imaginaire

bien tempéré » qu'ils attendaient depuis toujours, un équilibre entre l'humilité de la personne et la grandeur de la tâche. C'est sans doute aussi un crépuscule!

Pierre Vallin

Philosophie

Peter KINGLSEY

Empédocle et la tradition pythagoricienne

Philosophie ancienne, mystère et magie.

Trad. de l'anglais (Canada) par S. Lacaze.

Les belles lettres, 2010, 500 pages, 35 €.

Après la traduction en 2007 de l'ouvrage bref et incisif de P. Kingsley sur Parménide, *Dans les antres de la sagesse*, voici celle d'un ouvrage antérieur et plus technique sur la question qui anime les travaux de l'auteur : comment accéder, aujourd'hui, au savoir de notre passé, et en particulier à celui qui se trouve encore confusément retenu dans les fragments de la pensée préplatonicienne? Présentant de véritables enquêtes claires et étayées par l'étude des textes eux-mêmes et par les découvertes archéologiques, l'auteur nous présente tout un pan de nos racines spirituelles, celles dont l'esprit prévalait avant que les « rationalistes » d'Athènes comme Platon et surtout Aristote ne s'imposent et n'en effacent l'accès ou en déforment à tout le moins la représentation. Ces racines alimenteront encore la culture méditerranéenne par la tradition alchimique ou même le soufisme, mais c'est plus clandestinement qu'elles survivront jusqu'aux interrogations contemporaines de la physique

après la « rupture épistémologique » du xvii^e siècle dont parlait Gaston Bachelard. Evidemment, il y a un certain exotisme dans cette découverte de pensées où la magie, le mystère, l'attention prise à l'élémentaire et la rigueur du discours s'entremêlent, mais cela n'est pas sans alimenter aussi en énergies et images renouvelées. Le style polémique et vif de l'auteur communique au lecteur ce goût de l'intrigue qui gagne l'intelligence lorsqu'elle retrouve les matrices qui l'ont engendrée.

Jérôme Rouland

Emmanuel GABELLIERI & Paul MOREAU (DIR)

Humanisme et philosophie citoyenne

Joseph Vialatoux et Jean Lacroix. DDB/
Lethielleux, 2010, 460 pages, 25 €.

Ces Actes d'un colloque, tenu à l'Université Catholique de Lyon en janvier 2008, honorent deux grandes personnalités philosophiques lyonnaises qui ont chacune à leur façon illustré une des pages parmi les plus remarquables du catholicisme en ce pays, à Lyon notamment. Cet hommage bien mérité rappelle l'importance pour Joseph Vialatoux de l'engagement dans la cité, ce qu'il fit en s'opposant au maurrassisme plus lucidement que Jacques Maritain, en dénonçant la torture en Algérie, en prenant une ferme et courageuse position en faveur de la laïcité, en soutenant le catholicisme social si fructueux en initiatives de toutes sortes, ainsi que les Semaines sociales. Jean Lacroix, lui, est évoqué surtout sous l'angle de son personnalisme d'inspiration kantienne, ou comme l'éducateur qu'il fut toute sa vie, capable d'initier à la philosophie et

à la sociologie nombre d'étudiants avec la clarté et la profondeur qui lui étaient propres, mais aussi engagé par son soutien ferme à la revue *Esprit* ou sa volonté de ne pas rompre le « dialogue » avec les communistes après la Deuxième Guerre mondiale. Tous deux, cela est signalé à plusieurs reprises, à l'ombre d'un maître reconnu : Maurice Blondel, l'inspirateur d'Aix en Provence très respecté et admiré. Ces pages mettent en avant deux philosophes trop oubliés, qui, à leur manière, ont su illustrer à la fois la tâche d'une pensée authentique et l'engagement courageux dans la cité en des temps fort troublés où la conscience commune vacillait devant la collaboration ou le relâchement. Des figures qu'il est bon d'évoquer à nouveau, tant elles remémorent la vivacité du catholicisme au cours du xx^e siècle en France, et surtout d'un catholicisme « engagé » qu'on tourne parfois en dérision de nos jours.

Paul Valadier

Louis-Jean CALVET

Le jeu du signe

Seuil, 2010, 206 pages, 18,50 €.

Lapsus, virelangues, ambiguïlages, énantiomères : en abordant la linguistique par ses bords, la langue par ses écarts, l'auteur se saisit de la question du signe avec rigueur et sans compliquer inutilement son objet. Le parler populaire, les lapsus des politiques, les chansons que nous connaissons tous deviennent ainsi le matériau d'une critique de la théorie saussurienne, du moins de celle qui, relayée par ses successeurs, s'est constituée sur la base du *Cours de linguistique générale*. Car l'auteur y insiste, celui-ci ne constitue qu'une toute petite partie de ce que Saussure nous a laissé, – et encore

s'agit-il là d'un texte qui n'a pas été rédigé à proprement parler, puisqu'il est issu de retranscriptions de ses cours –, une grande partie de son œuvre étant consacrée à des travaux sur les anagrammes en poésie, qui viennent justement contredire les thèses du CLG... On voit ainsi démontré qu'à bien des égards, le signe est bien plus que l'assemblage d'un signifiant et d'un signifié qui seraient « comme les deux faces d'une même feuille de papier », qu'ils interagissent l'un sur l'autre, que la locution et la réception introduisent un « jeu » qui complique encore la donne, et que le fameux caractère immotivé et arbitraire du signe ne tient qu'au prix de sérieux raccourcis. Si l'auteur ne propose pas vraiment de théorie de substitution consistante, il mène une critique riche d'enseignements, technique mais accessible, parfois savoureuse, sur un sujet qui nous concerne tous.

Chloé Salvan

Christian GODIN

Le pain et les miettes

Entre le tout et le rien. Essai de psychanalyse de l'homme actuel. Klincksieck, 2010, 180 pages, 17 €.

Philosophe, Christian Godin interroge dans cet essai notre manière de vivre à partir de sept verbes : être, agir, pouvoir, voir, avoir, savoir et dire. Au croisement des disciplines philosophique, sociologique ou psychanalytique, nous voilà conduits à mieux appréhender la réalité de nos existences, à considérer les décisions que nous prenons ou ne prenons pas, à interroger notre capacité de vivre vraiment notre liberté tant sollicitée par le monde qui nous entoure. Le regard perspicace de l'auteur provoque et met en lumière nos contradictions tout en

ouvrant des perspectives sur le sens que pourraient prendre la consommation ou la communication. L'homme contemporain se trouve écartelé entre le tout (posséder le pain) et la fascination du rien (n'avoir que les miettes), animé par le désir d'« être lui-même et d'être tout » pour reprendre les mots de Miguel de Unanuno. Comment traverser cette contradiction et avancer sur un chemin d'unification ? Ne faut-il pas apprendre à se contenter du « petit peu », d'une simple tranche de pain ? Un long et lent travail appelé à se déployer dans les petites décisions du quotidien. Le cap ne dessine-t-il pas notre agir ? Une analyse originale, suggestive et stimulante pour interroger notre existence et nous inviter à peser nos choix comme leurs conséquences.

Franck Delorme

Société

Edward W. SAÏD

La question de Palestine

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par J.-C. Pons. Actes Sud, 2010, 382 pages, 25 €.

C'est une heureuse initiative d'avoir traduit ce livre de l'intellectuel palestinien, connu des francophones depuis *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident* (1980). L'ouvrage paru en 1992 complète l'édition de 1979. Avec compétence et lucidité, l'auteur, décédé en 2003, traite d'une réalité qui le touche personnellement. Né le 1^{er} novembre 1935 à Jérusalem, il vit dès 1948 comme exilé en Egypte puis aux Etats-Unis où il est professeur de littérature comparée à l'Université de Columbia. La distance

n'en fait pas « un observateur détaché » des événements : sa participation au Conseil national palestinien en témoigne. Son ouvrage est un essai politique destiné à éclairer le lecteur occidental, qu'il soit européen ou américain, sur l'importance de la question de Palestine, dont les habitants, selon lui, sont maintenus en dehors de l'histoire. Il se saisit de la question en 1880, moment où les premiers sionistes arrivent en Palestine. Il suit son évolution pas à pas jusqu'en octobre 1991, date de la conférence de Madrid sur le Moyen-Orient. L'édition originale a suscité débats et polémiques dans la société américaine. Sans nul doute, la traduction française ne laissera pas indifférents ceux qui sont attentifs au peuple palestinien, qui, gardant vive la mémoire de son passé, continue de lutter pour la reconnaissance de son identité.

Pierre Sauvage

Edward M. KENNEDY

Mémoires

Trad. de l'anglais (Etats-Unis) par G. & M.-L. Marlière, N. Cunningham, M.-F. Girod. Albin Michel, 2010, 615 pages, 25 €.

Le petit dernier de cette famille de légende, les Kennedy, livre son regard sur ses frères, sa famille, son pays et sur lui-même. S'il n'a pas été pris très au sérieux dans sa jeunesse, il a travaillé par la suite pendant 47 ans au Sénat. Bien que vivant dans la facilité d'une famille fortunée et célèbre, il a orienté son travail de sénateur vers les besoins du plus grand nombre, notamment des populations en difficulté. Il raconte comment le destin, comme on dit, ne l'a pas épargné, avec la mort de ses frères, la maladie de son fils, le décès de belles-sœurs et de neveux. S'il évoque beau-

coup sa famille dans de très belles pages, il se fait rapide sur sa vie privée, quatre lignes sur son divorce, trois lignes sur ses frasques multiples. Là n'est certes pas le centre du personnage, mais la contradiction entre sa vie privée agitée et sa grande compétence en politique laisse songeur. Armé d'une morale simple, le courage et la persévérance, il a traversé un demi-siècle de vie politique aux premières loges de l'action au contact des grands de ce monde. Son récit fait partager les moments historiques de cette époque en proximité avec les présidents des Etats-Unis qui ont suivi son frère John assassiné. Heureux d'avoir trouvé l'homme dont l'Amérique avait besoin, il a soutenu très tôt le candidat Barack Obama qui lui doit probablement son élection. Ainsi s'achèvent ces mémoires très vivantes d'un monument de l'Amérique contemporaine.

Pierre de Charentenay

Olivier AGARD

Kracauer

Le chiffonnier mélancolique. CNRS éditions, 2010, 392 pages, 28 €.

Longtemps, le nom de Siegfried Kracauer (1889-1966) est resté confidentiel. Grâce aux colloques et au travail éditorial dont Olivier Agard est l'un des principaux artisans, son œuvre commence à être mieux connue. L'essayiste (feuilletoniste de la *Franckfurter Zeitung* entre 1920 et 1933) est de ceux qui portent attention au monde vécu, à ses contingences ou à ses détails insolites, tous éléments très prisés dans les sciences sociales contemporaines. S. Kracauer sait glaner ce qui devient étincelle de vie. Certains de ses travaux font maintenant référence. Son enquête sur les employés décèle les fragilités ambiguës des classes moyennes. Son

livre sur Offenbach offre une approche inégalée de la complexité dans laquelle le second Empire était plongé : qui peut oublier la figure poignante du mime Debureau dont il comprend si bien la mélancolie ? Mais comment classer cette œuvre ? Olivier Agard, complice en subtilité de son héros, a su relever ce défi. Pour ce faire, il retient quelques données biographiques : sa famille juive, sa passion pour les romans policiers, sa compulsion à écrire toute note de travail sur des petits cahiers soigneusement classés (il lui en faut souvent plusieurs pour rédiger la critique d'un seul film), ses exils, en France puis aux États-Unis, parfois une allusion à sa compagne ou à un ami. Mais ce qui est tout particulièrement souligné est sa formation d'architecte, un métier qu'il n'a jamais exercé. Cette donnée se révèle centrale : c'est l'œil de l'architecte qui sait surprendre des détails et en proposer des agencements. Cet œil, devant une photo ou le montage d'un film, perçoit les questions qui s'y cachent, du fait de la perspective. Cet œil se fait détective. Le détail n'est rien si la question du sens n'est pas posée. S. Kracauer pointe des zones négligées de la complexité, met en lumière des interdépendances oubliées. Il propose un corps à corps avec le présent, avec l'histoire où celui-ci prend place, tout ce que nous voulons parfois oublier.

Pascale Gruson

Henri ATLAN

De la fraude

Le monde l'ONAA. Seuil, 2010, 315 pages, 21 €.

Qu'y a-t-il de commun au langage, aux objets techniques et à la monnaie, sinon leur caractère constitutif du

vivre-ensemble et la possible perversion des échanges que leur usage autorise ? A partir d'auteurs aussi variés que M. Olender, M. Heidegger, L. Strauss et E. Levinas, et surtout à partir du Talmud de Babylone, Henri Atlan analyse nos sociétés complexes, marquées par « la fin des vérités pures et absolues tombées du ciel » : comment « concilier l'intégrité individuelle et l'intérêt de la collectivité » ? Le principe hébraïque de l'ONAA constitue le fil conducteur de la réflexion sur le juste prix des biens échangés. Le critère donné – ce prix ne doit pas être inférieur ou supérieur d'un sixième au prix du marché – vise à inscrire dans le droit la possibilité d'une erreur ou d'une fraude limitée. A quoi doit s'ajouter une réflexion sur les paroles blessantes et sur les pratiques qui conduisent à dissoudre le vrai dans le faux. Dans les derniers chapitres, le biologiste se livre à une description vigoureuse des désastres liés à « l'industrie du mensonge » (certaines activités des laboratoires pharmaceutiques, par exemple), relayée par la publicité et entretenue par les lobbys. Symétriquement, il décrit les alliances improbables entre islamisme radical et altermondialisme, réunis contre les sociétés capitalistes mensongères. Démonstration, manipulation et fraude, de tous côtés. Le lecteur reste dépendant sur sa faim devant la critique trop rapide des effets contre-productifs du principe de précaution ou des dérives de l'écologisme : la dénonciation de ces excès pourrait faire le jeu du cynisme et du maintien du *statu quo*.

Cécile Renouard

Judith BUTLER

Ce qui fait une vie

Essai sur la violence, la guerre et le deuil. Zones, 2010, 178 pages, 15 €.

La philosophe américaine est surtout connue en France pour sa réflexion sur la théorie des genres et le pouvoir des normes dans la construction du sujet. J. Butler poursuit le développement de sa pensée à partir d'une appréhension de la vie humaine comme « vie précaire ». Ses interrogations portent sur les cadres normatifs à l'intérieur desquels nous considérons les êtres humains comme humains et sur les usages que nous faisons de l'humanisme: « Quelles vies sont considérées comme dignes d'être sauvées et défendues et quelles vies ne le sont pas? », « Quelles vies sont considérées comme dignes d'être pleurées? » J. Butler analyse avec finesse la portée politique de la reconnaissance publique du deuil au-delà de la sphère privée: en temps de guerre, des pertes suscitent l'indignation, d'autres l'indifférence. La décennie Bush ne manque pas d'exemples de contrôle et de manipulation du deuil public. La philosophe appuie sa réflexion sur la diffusion de poèmes des prisonniers de Guantanamo et de photographies des torturés du camp d'Abou Ghraïb pour montrer que si certains cadrages politiques et montages médiatiques donnent à voir la précarité de l'humain, d'autres, au contraire, ont pour effet de « forclure la sensibilité affective et morale ». Ce travail critique original sur la rhétorique déshumanisante des guerres contemporaines vise à un élargissement de l'humanisme plus qu'à sa déconstruction. Ceci par la prise en compte d'une dimension politique de la précarité comme condition sociale partagée. Une réflexion très stimulante.

Nathalie Sarthou-Lajus

Michel PUECH

Développement durable : un avenir à faire soi-même

Le Pommier, 2010, 238 pages, 20 €.

Il arrive au développement durable ce qui arrive à toutes les bonnes idées politiques: elles se cristallisent dans des institutions, se sclérosent dans des réglementations, creusent des niches confortables pour quelques intellectuels et fournissent des rentes à ceux – politiciens ou militants – qui en ont senti la puissance symbolique. L'ouvrage épingle avec bonheur et sans jargon les impasses auxquelles conduit un usage non critique d'une notion généreuse. Lorsque les idées viennent à manquer, un mot se place bien à propos, disait déjà Schopenhauer citant Schiller. M. Puech illustre inconsciemment ce propos en démystifiant le développement durable, cet oxymore dont la magie prétend surmonter sans effort les contradictions des trois défis majeurs de notre temps: écologique, social et politique. L'auteur montre la stratégie des acteurs internationaux, Etats et entreprises, sans souligner assez le rôle ambigu des normes et certifications écologiques promues par certaines Organisations non gouvernementales, nouveaux clercs de notre temps, autorités morales autoproclamées. Le plaidoyer de l'auteur pour la responsabilité personnelle gagnerait en outre à inscrire le risque dans une analyse plus fine du rapport au temps: la prévision, la prévention et la précaution relèvent de trois univers mentaux contradictoires, elles appellent des régulations sociopolitiques différentes qui elles-mêmes ne sont pas sans risques. Faute de quoi, on en reste à un individualisme aussi vain que les gesticulations

politiques justement dénoncées par l'auteur.

Etienne Perrot

Jean-Baptiste DE FOUCAULD

L'Abondance frugale

Pour une nouvelle solidarité. Odile Jacob, 2010, 276 pages, 23 €.

L'ancien Commissaire au plan poursuit avec détermination son combat prophétique pour une société sans exclus. Comme tous les vrais prophètes, il voit, non pas l'avenir, mais la logique profonde du présent: un rapport au monde biaisé par la confusion entre l'accumulation et la satisfaction. Il plaide avec bon sens, non pas pour la limitation du désir et la croissance négative, mais pour réorienter les besoins en direction du temps choisi, du développement humain et d'une solidarité fondée sur les risques communs. Reprenant certains travaux déjà publiés et prolongeant des recherches plus anciennes, il revisite des thèmes toujours actuels: la place du travail, le rôle de l'argent et du capital, l'importance du don dans les relations économiques. L'inspiration personnaliste de l'auteur fait merveille dans son analyse de l'actuelle crise financière, fruit pervers d'une gestion confiée sans discernement aux modèles logiques incapables par nature de prendre en compte les événements émergents. Jean-Baptiste de Foucauld ne décrit pas une utopie, un de ces tableaux de science-fiction destinés davantage à la critique de la société qu'à la conduite des affaires présentes. Son propos n'est pas non plus celui d'un programme politique destiné à tenir la plume du législateur. Il fait davantage, mettant en évidence le rôle irrempla-

çable de la conscience de chacun pour la mise en place et l'animation d'institutions justes.

Etienne Perrot

Yann MOULIER-BOUTANG

L'abeille et l'économiste

Carnets Nord, 2010, 254 pages, 18 €.

Sous un titre original, l'auteur développe une thèse très simple: l'essentiel de la richesse d'aujourd'hui provient non plus de l'effort physique des travailleurs, mais de la culture des réseaux socioéconomiques, bref des connaissances interconnectées, ce que l'auteur appelle « pollinisation »: de même que l'essentiel de l'apport des abeilles à la vie du monde provient non pas du miel mais de la pollinisation, ce travail de mise en relation du potentiel des fleurs dispersées dans les prés et les champs, de même l'essentiel de l'économie se cache dans les transactions, accélérées par les moyens techniques d'information et de communication. Voilà qui permet de dédouaner partiellement la finance mais pas totalement. L'auteur n'a pas vu que le service rendu par la finance à la société: fournir du temps, de l'argent en contrepartie des risques qu'il lui revient de gérer. Par une dialectique pas trop difficile à comprendre, ce service financier aboutit également à concentrer et accroître les risques et l'instabilité de notre système économique. Ce que Schumpeter mettait sous la seule responsabilité des entrepreneurs inventifs capables de combiner d'une façon nouvelle techniques et sens du marché, Yann Moulier Boutang le voit dans l'ensemble du système d'échange. D'où sa proposition de remplacer notre système fiscal impénétrable par une taxe unique sur toutes les transactions, tant commerciales que financières, tant locales

que nationales et internationales. Le mythe de l'impôt unique (jadis sur la rente, naguère sur l'énergie, plus tard sur le capital, puis sur la valeur ajoutée) a encore frappé. Gageons que les politiciens, toujours avides de nouvelles ressources, ne s'en contenteront pas.

Julio Schumacher

Françoise LE CORRE

Les jardins oubliés de l'obéissance

Bayard, 2010, 150 pages, 15 €.

L'obéissance, quel sujet peu à la mode ! Fi ! Ne sommes-nous pas libérés des carcans du passé, des autorités séculaires qui régissaient la vie de nos ancêtres ? Ne sommes-nous pas sensés déployer notre autonomie, décider par nous-mêmes de ce qui nous convient ? Ancienne rédactrice en chef adjointe d'*Etudes*, Françoise Le Corre n'a rien d'une nostalgique de la fêrule. Comme philosophe, elle connaît tout le prix de l'esprit critique. Son propos n'est donc pas de réhabiliter l'obéissance dans ses anciens oripeaux, mais de discerner à quelles conditions obéir peut faire grandir. Dans un style très accessible, elle donne à voir, en relisant son histoire, la diversité des figures de l'obéissance : paisible et rassurante, pour la petite fille qui fait confiance à des adultes aimants ; monstrueuse et criminelle, pour les responsables nazis ayant abdiqué leur conscience. Dans une époque d'incertitude généralisée et de crise de la transmission, l'obéissance apparaît anachronique, et pourtant son absence laisse chacun face à soi-même, c'est-à-dire bien seul. Comment grandir sans modèle, sans relation à plus grand que soi ? Il nous faut quelqu'un qui « fasse autorité » sans être autoritaire. Françoise Le Corre témoigne alors de la force de cette « parole fragile » qu'est

l'Évangile : un appel, à la fois humble et irrésistible, à suivre le Christ qui ouvre le chemin. Entendre invite alors à obéir, non pour se soumettre, mais pour se mettre en marche.

Christelle Javary

Anne MILLET

Psychanalystes, qu'avons-nous fait de la psychanalyse ?

Seuil, 2010, 308 pages, 20 €.

Anne Millet, psychanalyste en exercice, soulève ici des questions de fond relatives à ce qu'est la cure et ce que l'on peut en espérer, à travers une étude à la fois historique et critique du rapport que théorie et pratique ont entretenu en psychanalyse depuis l'invention de Freud. Est-ce la psychanalyse qui se trouve aujourd'hui mise à mal, ou un certain type de pratique, éclatée dans sa méthode comme dans ses références théoriques, et parfois campée sur ses positions ? L'ouvrage, écrit dans un style clair et d'une lecture aisée, est nourri de la prise en compte des aspects humains qui ont interféré sur des débats et conflits dont le véritable objet aurait pu être une chance pour la psychanalyse. Il porte un regard particulièrement critique sur les rendez-vous manqués de l'histoire et les limites personnelles des grands novateurs, en particulier à l'égard de Freud, et plus encore de Lacan – au risque parfois d'un certain gauchissement pouvant accréditer une forme de pessimisme ou de condamnation du procédé de la part de l'auteur. C'est pourtant de l'intérieur d'une pratique analytique qu'il se situe, avec l'aspiration d'éviter les conformismes serviles qui risquent d'ériger la psychanalyse en religion profane. Et si l'on peut

regretter qu'il s'interrompe au moment de développer une phase plus constructive de l'analyse, il reste que cet ouvrage intéressant a le vrai mérite d'une distance critique qui, à être plus répandue dans la profession, pourrait lui être salutaire.

Marie-Emmanuelle Gillet

Guy DANA

Quelle politique pour la folie ?

Le suspense de Freud. Stock, 2010,
290 pages, 20 €.

L'auteur, chef de service d'un secteur de psychiatrie générale et ancien président du Cercle freudien, ouvre des pistes à ce que pourrait être une politique de la folie en lien avec la psychanalyse. La première partie explore le trajet analytique et met en évidence la conquête ou la reconquête d'un espace psychique par le sujet. La deuxième adapte les outils analytiques aux psychoses : l'institutionnel figure, concrètement, un espace permettant d'abord la naissance d'un langage puis le travail « comme avec une pâte à modeler » sur le couple espace/langage afin que puisse se penser l'intervalle, le tiers, l'originaire. De façon constante quoique sous jacente, l'auteur aborde le champ de réflexion plus large sur notre société moderne à laquelle il attribue, comme d'autres avant lui, certains traits la rapprochant des psychoses : le recul de la notion de bien collectif, le rétrécissement de l'exercice de la pensée, le goût de la transparence, de la sécurité et de la traçabilité... « Le monde, écrit-il, est à l'affût de toute objectivation, là où l'analyse au contraire creuse et tolère ce qui ne colle pas. » Les thèmes du livre pourraient concerner, au-delà des psychanalystes, bien des responsables

de la cité si l'auteur, malgré le désir qu'il en exprime, était parvenu à adopter une langue accessible à tous et à rendre compte de manière plus concrète de son expérience du terrain.

Cécile Sales

Jacques RICOT

Ethique du soin ultime

Presses de l'EHESP, 2010, 284 pages, 24 €.

Il est intéressant qu'un philosophe se penche sur les questions concernant la fin de vie, les soins donnés à cette période, et les débats récurrents sur l'euthanasie, surtout lorsqu'il bénéficie de la fréquentation des professionnels et des bénévoles en soins palliatifs, comme de sa participation régulière aux réflexions sur l'euthanasie et la fin de vie. Jacques Ricot rassemble des conférences qu'il a données de 2004 à 2010, chacune formant un tout homogène. L'ensemble aborde de nombreux thèmes : présentation des concepts en rapport avec la fin de vie ; relation critique des drames médiatisés tels les décès de Vincent Humbert et de Chantal Sébire, ou celui de Mireille Jospin ; terminologies utilisées dans ces débats, dont les ambiguïtés sont mises en évidence ; question philosophique du suicide et de l'euthanasie ; analyse de la loi sur la fin de vie d'avril 2005 – dite loi Léonetti – et de son application. Enfin, et de façon originale, l'auteur aborde les questions politiques posées en France par la proposition de loi sur l'euthanasie fin 2009. Tout au long de la lecture, les outils rationnels proposés permettent de mieux réfléchir aux situations rencontrées, au-delà de l'émotion suscitée, et souvent amplifiée par les médias. Aussi, ce livre sera-t-il lu avec intérêt tant par ceux qui souhaitent mieux comprendre les débats qui

traversent aujourd'hui la société que par les professionnels désireux d'approfondir les fondements de leurs pratiques.

Dominique Poisson

Questions religieuses

Pierre-Antoine FABRE & Catherine MAIRE (Ed.)

Les Antijésuites

Discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne. P.U. de Rennes, 2010, 644 pages, 22 €.

L'antijésuitisme fut un thème commun et récurrent des grandes polémiques religieuses et politiques du XIX^e, qui atteignirent leur paroxysme en France entre les années 1880 et 1914. L'intérêt de l'ouvrage présenté par P.-A. Fabre et C. Maire est d'élargir cette perspective dans le temps et l'espace. Les sources des grands thèmes de l'antijésuitisme se trouvent en effet dans les « discours » et les « figures » des siècles précédents. Avant Paul Bert, il y eut Edgar Quinet, Nicolas Le Paige et Etienne Pasquier. Mais l'antijésuitisme de la fin du XIX^e n'est pas celui du XVIII^e ni celui du XVII^e. Dans son *Catéchisme* (1602), Pasquier récapitule toutes les critiques qui avaient été faites aux institutions des jésuites sans en pénétrer vraiment les raisons et le sens. Le gallican qu'il est reproche à la Compagnie son internationalité et le vœu d'obéissance au pape que prononcent les profès, mais aussi son immixtion dans l'enseignement supérieur et plus encore son désir d'entrer dans la sphère poli-

tique et de s'y imposer. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, le gallicanisme associé au jansénisme reprochera aux jésuites leur position en théologie morale et dans la pratique missionnaire, notamment en Asie. Enfin au XVIII^e, le jansénisme, devenu politique avec Le Paige, s'appuyant sur les gallicans et surtout les parlementaires, dénonce le régime de la Compagnie et tout particulièrement l'autorité du préposé général. Le procès est alors complexe. Il s'agit de promouvoir l'autorité des Parlements contre la monarchie absolue et pour y parvenir, mais de façon indirecte, de détruire la Compagnie qui lui est liée: *Societas delenda est!* Un autre grand intérêt de l'ouvrage est de consacrer une partie importante à « l'antijésuitisme de l'intérieur », aux *Monita privata* publiées en Pologne en 1614, et une autre à quelques autres « figures nationales de l'antijésuitisme ». Dans ce vaste ensemble, on retiendra surtout les analyses précises de L. Giard sur le *Catéchisme* de Pasquier, de P. Boutry sur Edgar Quinet, et de C. Maire sur « les comptes-rendus des constitutions jésuites ». En refermant l'ouvrage où l'on apprend beaucoup, deux questions demeurent cependant : les jésuites dont il est question en toutes ces polémiques ne sont-ils pas quelquefois plus virtuels que réels, et l'antijésuitisme n'a-t-il pas servi d'exutoire facile aux contradictions de l'époque moderne ?

Philippe Lécrivain

Frédéric LENOIR

Comment Jésus est devenu Dieu

Fayard, 2010, 327 pages, 19,90 €.

Le titre est provocant. Non point que les premiers disciples n'aient pas dû faire tout un cheminement pour découvrir l'identité de leur maître (cela,

l'auteur a raison de le souligner) ; mais l'expression « Jésus est devenu Dieu » laisse entendre que Jésus n'était pas dès le commencement « Fils de Dieu ». Certes, selon F. Lenoir, les disciples ont bien reconnu en Jésus un homme qui « entretient un rapport particulier à Dieu », qui « a un rôle salvifique en tant qu'unique médiateur entre Dieu et les hommes », qui est « ressuscité d'entre les morts » et qui demeure « présent aux hommes de manière invisible ». L'auteur tient toutefois que la reconnaissance de sa divinité serait venue par la suite ; elle aurait été d'abord introduite par l'évangile de Jean et par quelques autres textes « tardifs » du Nouveau Testament, puis elle se serait imposée à la faveur des conciles des IV^e et V^e siècles – cela d'autant plus que les empereurs conjuraient les chrétiens de s'accorder sur la foi et voulaient ainsi garantir l'unité de l'Empire. Le livre transmet assurément nombre d'informations qui sont justes, et témoigne en tout cas d'une interrogation bienveillante sur l'identité de Jésus (en qui l'auteur reconnaît un homme exceptionnel, avec « un lien singulier au divin »). Cependant, selon la foi chrétienne, ce n'est pas Jésus qui est devenu Dieu, c'est Dieu qui s'est donné en Jésus ; et au regard même de l'exégèse, cette conviction est déjà antérieure à l'évangile de Jean. D'autre part, quel qu'ait été le rôle (indéniable) des empereurs, ce n'est pas d'abord sous leur pression que le dogme christologique s'est imposé dans les siècles suivants, mais sous l'effet de la profonde réflexion qui a conduit les Pères de l'Église à tenir, par fidélité à l'Écriture, la reconnaissance de Jésus comme « vrai Dieu » en même temps que « vrai homme ».

Michel Fédou

Patrick FABIEN

*Philippe « l'évangéliste »
au tournant de la mission
dans les Actes des Apôtres*

Cerf, 2010, 331 pages, 29 €.

« La quête qui pousse le bibliste vers le texte ne vient jamais de nulle part ; elle s'origine dans son milieu de vie, avec les besoins, les désirs, les sensibilités qui le traversent » écrit D. Marguerat dans la préface de ce livre qui, à ses yeux, illustre ce constat et lui doit son originalité et sa saveur particulière. De fait, l'appartenance de l'auteur au pays « multiracial, multiculturel et plurireligieux » qu'est l'île Maurice a joué dans son intérêt pour la figure de Philippe et son souci de montrer que loin d'être le personnage mineur que l'on croit, Philippe « l'évangéliste » est un acteur essentiel de la mission chrétienne à ses débuts. Menée selon une approche à la fois historique et narrative, l'analyse des épisodes où il intervient dans le récit fait ainsi valoir son rôle de personnage de transition : situé, en tant qu'helléniste, à la croisée des cultures juive et grecque, il fait le lien entre les ministères respectifs de Pierre et de Paul, en évangélisant les Samaritains, une population aux marges du judaïsme. Le lecteur appréciera de redécouvrir, sous un éclairage nouveau, des épisodes majeurs des Actes des Apôtres : la rencontre avec le mage Simon, la conversion de l'eunuque éthiopien, l'accueil de Paul à Césarée par Philippe et ses filles prophétesses. Il sera également sensible à la proposition finale, suggestive, de voir en ce personnage discret l'image du narrateur Luc, assumant sa tâche de disciple du Christ dans le seul but d'annoncer le Règne de Dieu.

Odile Flichy

David MEYER & Jean-Marie DE BOURQUENEY

Le Minimum humain

Réflexions juive et chrétienne sur les valeurs universelles et sur le lien social. Lessius, 2010, 213 pages, 19,50 €.

Comme l'indique le titre, les auteurs de l'ouvrage sont à la recherche d'un minimum humain pour une coexistence harmonieuse dans nos sociétés multiculturelles. Le rabbin Meyer et le pasteur de Bourqueney s'y essaient successivement, en puisant dans les ressources de leur tradition respective, et en sachant s'interroger sur leur portée universelle. Le rabbin Meyer fait une présentation personnelle des lois noachides : les sept lois données à Noé (symbole de l'humanité entière) telles que la pensée rabbinique les a librement développées à partir du texte de la Genèse. Sa lecture de ces lois est originale (l'interdit du blasphème le conduit à une réflexion sur le langage, donnée essentielle de toute vie sociale) et intéressante. En effet, ce ne sont pas les grands idéaux humains (amour, justice, liberté, etc.) qu'il met en valeur, mais un véritable minimum humain, concret et réaliste, qui fait droit à la responsabilité personnelle. La contribution du pasteur est une réflexion sur l'universel chrétien, avec une critique sans doute trop facile des premiers siècles de l'Eglise et de l'uniformisation du christianisme. Suit un bref commentaire des Béatitudes. Dans le débat qui suit, on note avec intérêt que le rabbin trouve étrange l'interrogation du pasteur sur l'existence de valeurs chrétiennes, car lui-même ne met pas en doute l'existence de valeurs spécifiquement juives. La différence entre les deux partenaires, et sans doute entre les deux traditions, apparaît clairement à la lecture de l'ouvrage.

Geneviève Comeau

Marc-François LACAN

Dieu n'est pas un assureur

Albin Michel, 2010, 217 pages, 15 €.

Deux chercheurs de vérité, Jacques Lacan et son frère Marc-François, moine bénédictin, exégète et théologien. Grâce à Jacques Sédot, nous disposons d'un premier volume sous la forme de textes, lettres et conférences donnés par le religieux de Hautecombe, puis de Ganagobie. Le moins connu des Lacan éclaire un versant méconnu du psychanalyste, son rapport au christianisme et à la vérité. Mais le moine livre aussi ses propres analyses, parfois très psychanalytiques sur le croire, l'assurance de la foi, la vérité de l'homme ou encore le sens de la vie. Il prend appui sur l'Écriture sainte, telles ces pages intitulées « Une présence dont je puis jouir » où il éclaire de manière renouvelée le passage très connu de Marthe et Marie, pour mener son lecteur au cœur du mystère de la présence : « La béatitude vécue, c'est jouir de la vérité ». Ces textes, inégaux de densité et de longueur, mènent au cœur des préoccupations des frères Lacan.

Pierre de Charentenay

Stéphane LATHION

Islam et modernité

Identités entre mairie et mosquée. DDB, 2010, 233 pages, 19 €.

L'auteur est président du GRIS, groupe de recherche sur l'islam en Suisse, et auteur des *Minarets de la discordie* (Infolio, 2009) à la suite de la votation sur le sujet. Ce nouvel ouvrage tente une approche plus fondamentale. L'islam dont il nous parle est celui des musulmans établis en Occident et plus particulièrement en Europe occidentale.

Peuvent-ils se dire, à la fois, authentiquement européens et musulmans ? Dans une première partie, l'auteur rappelle que le Coran fait l'objet de recherches nouvelles et qu'une exégèse repensée se déploie parmi les élites musulmanes, en Europe et dans l'ensemble des pays musulmans. Cette approche innovante est essentielle pour permettre aux futures générations de faire face à une situation radicalement nouvelle. Les nouveaux penseurs de l'islam sont présentés en une deuxième partie. Le sujet étant trop vaste, trois auteurs seulement sont abordés : Amina Wadud, Farid Esack et Abdennour Bidar. Les idées de ces intellectuels ouvrent, en effet, des perspectives nouvelles, mais d'autres personnages, plus consensuels et non moins intéressants, auraient sans doute pu être présentés. Après une troisième partie sur la violence en islam et les chartes de divers mouvements musulmans européens, l'auteur analyse – un peu rapidement – la question des « accommodements raisonnables » qu'il recommande de trouver entre les demandes musulmanes et les modes de vie des pays dont ils sont devenus citoyens.

Jean-Marie Gaudeul

pseudonyme, demeurait un être réservé et presque mystérieux. M. Borrmans s'est livré à un travail de documentation remarquable pour retracer les grandes étapes de la vie de cet homme qui, après une existence d'écrivain, se cachant déjà sous un autre nom, se convertit au catholicisme, entra chez les Petits Frères de Jésus et se lança dans une vie d'étude et de recherche sur l'islam et le christianisme. Il fut en contact avec un nombre considérable de penseurs, tant dans le monde des orientalistes que celui des intellectuels musulmans. M. Borrmans déploie des prodiges d'érudition pour présenter tous ces interlocuteurs, leur vie et leurs œuvres. En fin d'ouvrage, un index très complet permet de s'y retrouver. Il donne libre cours à son sens du détail pour analyser la pensée de L. Gardet en commentant chacun de ses livres, ses intuitions et les problèmes qu'il y soulève. Un monde d'échanges intellectuels se révèle ainsi. Si foisonnantes que soient ces pages, elles nous introduisent à une période capitale de la rencontre entre chrétiens et musulmans. Et pourtant, à la fin de cette étude remarquable, l'homme, Louis Gardet, ne semble-t-il pas encore se cacher derrière ses œuvres ?

Jean-Marie Gaudeul

Maurice BORRMANS

Louis Gardet (1904-1986)

Philosophe chrétien des cultures et témoin du dialogue islamo-chrétien. Cerf, 2010, 370 pages, 34 €.

L'an dernier, M. Borrmans avait publié une présentation de ces « prophètes du dialogue » : L. Massignon, J.-M. Abd-el-Jalil, G. Anawati ou Louis Gardet (Cerf). Le livre qu'il nous offre aujourd'hui est consacré à L. Gardet, dont les livres font encore autorité. Cet auteur, cependant, caché derrière un